

Pragmatique de la valeur et structures de la marchandise

Permettez-moi de commencer par exprimer ma profonde reconnaissance envers l'Ecole des hautes études en sciences sociales et envers son président, Pierre-Cyrille Hautcoeur, pour cette invitation à prononcer la 39^e conférence Marc Bloch. Il s'agit non seulement d'un très grand honneur, mais surtout d'une responsabilité dont je mesure la portée. J'ai eu la chance d'être plongé, tout au long de ma vie professionnelle, dans l'atmosphère intellectuellement si stimulante de notre Ecole, et d'y apprendre mon métier de sociologue auprès de maîtres dont il était évident qu'ils deviendraient légendaires. C'est en pensant à eux que je vous livre ces réflexions autour de l'articulation entre structuralisme et pragmatisme, un débat, né en quelque sorte dans nos murs, qui a trouvé, au fil des années, un large écho dans le champ des sciences sociales.

Le développement des approches d'inspiration pragmatistes

Au cours des dernières décennies se sont développées en Europe, et particulièrement en France, différentes approches sociologiques se réclamant de conceptions pragmatistes, cela que ces dernières aient été directement adossées au pragmatisme en tant que philosophie, qu'elles se soient plutôt inspirées de courants venus des sciences sociales américaines, comme l'interactionnisme ou l'ethnométhodologie, courants eux-mêmes imprégnés de pragmatisme ou, enfin, qu'elles aient surtout tiré parti de la pragmatique linguistique, alors en plein essor.

Ces approches – au demeurant assez diverses - entendaient mettre l'accent sur l'agir en situation, sur la labilité, voire la fragilité, des agencements sociaux, sur la créativité des individus, sur leurs capacités réflexives et interprétatives, et sur leurs compétences sociales. Le développement de ces approches a stimulé, en sociologie, l'intérêt pour l'activité discursive des acteurs, et a accompagné, dans le champ de la recherche historique, l'essor de la micro-histoire. Dans d'autres domaines, comme l'anthropologie, il a coïncidé avec un déplacement depuis le culturalisme vers l'ontologie sociale ou vers le cognitivisme. Très généralement, ces changements ont marqué le déclin des tableaux sociaux et historiques brossés à large échelle et de surplomb, parfois qualifiés, pour en mettre en cause la validité, de « grands récits », en sorte que l'on a pu parler, comme le fait Simon Susen, dans un ouvrage récent, d'un « tournant postmoderne » des sciences sociales.

On a souvent vu dans ces approches dites pragmatiques une alternative au structuralisme qui avait dominé les décennies précédentes et qui, envisagé de ce point de vue, s'est parfois retrouvé en situation d'accusé. Il lui fut reproché notamment, de tabler sur des processus sociaux largement inconscients, en sous estimant la réflexivité des acteurs. Ou encore de se donner une réalité sociale dont la robustesse excluait l'incertitude, et jusqu'à la possibilité même d'événements. Ou bien de déposer la puissance d'agir dans des entités supra-individuelles, ce qui a pu être interprété comme la poursuite d'un déterminisme holiste. Voire même d'être en affinité avec un projet techniciste de gestion des pratiques pour en forclure les virtualités critiques.

Ajoutons que, au niveau du travail de terrain, l'opposition entre approches plutôt pragmatistes et approches plutôt structurales a été souvent rabattue sur la distinction entre deux genres de recherches associées à deux modes de totalisation. Soit, d'un côté, des recherches portant plutôt sur des situations locales dans lesquelles les personnes entrent en interaction, situations que le sociologue, prenant modèle sur l'ethnologue, étudie en les observant, voire en s'y insérant. Et, de l'autre, des recherches qui se projettent sur un cadre spatial ou temporel beaucoup plus large, en sorte que le travail de totalisation est disjoint du travail de terrain.

Sans négliger ce qui écarte les approches d'orientation plutôt pragmatistes des approches d'orientation plutôt structurales, je voudrais pourtant essayer d'illustrer, en prenant appui sur des recherches empiriques récentes, la façon dont elles peuvent, non seulement, être, les unes et les autres, mises à profit à propos d'un même objet, mais aussi être articulées dans un même cadre théorique.

Structuralisme cognitif et structuralisme systémique

Il faut préciser toutefois que la question de l'articulation entre approches d'orientation pragmatiste et approches d'orientation structurales se pose de manière relativement différente selon la façon dont on conçoit ces dernières. J'opposerai deux types idéaux de structuralisme que j'appellerai *structuralisme cognitif* et *structuralisme systémique*.

On peut rassembler sous le terme de structuralisme cognitif des approches qui se sont développées d'abord en anthropologie, depuis la linguistique, surtout sous l'impulsion de Claude Lévi-Strauss. Rien n'interdit pourtant d'appliquer ce type d'approche à l'étude des sociétés contemporaines. On se donnera alors des individus singuliers et, par conséquent, différents, plongés dans des situations singulières et, par conséquent, différentes, tout en les dotant de la possibilité d'avoir accès à des dispositifs favorisant la convergence des

jugements, qu'il s'agisse d'ailleurs pour eux aussi bien d'aller vers l'accord que vers le désaccord et la critique. Les acteurs activent ces dispositifs depuis leurs capacités cognitives génériques, et c'est à ce processus qu'il est fait référence quand on parle, par exemple, de « grammaires du jugement » ou de « grammaires de l'action ». Mais ces dispositifs sont aussi déposés dans les situations de la vie quotidienne, si bien que les acteurs peuvent les identifier et s'en saisir, dans les contextes où ils sont momentanément plongés, sans engager dans chaque situation particulière la totalité de leurs dispositions ou de leurs croyances. La réalité se trouve ainsi elle-même structurée, en tant que les objets, matériels ou idéels, qui la composent y sont disposés de façon à se prêter à des opérations de rapprochement et/ou de mise à distance. Ces opérations façonnent une réalité qui se révèle à la fois dans ce qu'elle a d'hétérogène et d'homogène. Telle est, par exemple, - en schématisant -, la façon dont, avec Laurent Thévenot, nous avons étudié, dans *De la justification*, le sens commun de la justice en reconstituant, à partir de l'observation de situations très diverses, dans lesquelles des personnes se disputent autour de problèmes de répartition, les ressources argumentaires et probatoires auxquelles ces personnes peuvent avoir recours pour critiquer leurs adversaires ou se justifier face à la critique.

C'est à propos d'une toute autre perspective que l'on peut parler de *structuralisme systémique*. Par ce terme je désignerai les constructions qui font appel à des configurations de contraintes dont l'interaction, dans un espace global et sur de longues périodes, engendre un champ de forces. Considérées d'un point de vue dynamique ces contraintes s'enchaînent de façon causale et prennent la forme de processus plus ou moins irréversibles et auto-entretenus, c'est-à-dire de systèmes, dont l'approche structurale a été particulièrement développée par Niklas Luhmann. Dans la pratique de la recherche, ces contraintes sont souvent identifiées par référence à des entités supra-individuelles telles que des Etats ou encore des régimes économiques, comme c'est le cas lorsque l'on parle, à la suite de Fernand Braudel - par exemple chez Immanuel Wallerstein ou Giovanni Arrighi -, de la « dynamique du capitalisme ». Enfin, l'étude de leurs agencements et celle de leurs effets, prennent généralement la forme de « grands récits ».

Je chercherai maintenant à illustrer la façon dont ces deux formes de structuralisme peuvent être articulées avec une approche pragmatique en prenant appui sur un ouvrage récent – *Enrichissement, Une critique de la marchandise* – écrit en collaboration avec Arnaud Esquerre, qui m'accompagne donc dans la réflexion que je vous livre ce soir. Cet ouvrage présente les résultats d'une recherche qui a porté sur les circonstances de l'échange et sur les structures de la marchandise. Cela, dans une société, la nôtre, que l'on peut

qualifier de *capitaliste* au sens où l'échange, formellement ouvert à tous, y est dominé par la recherche d'un profit monétaire. Je chercherai à articuler une pragmatique de l'échange, d'abord avec un structuralisme cognitif, puis avec un structuralisme systémique.

Une approche pragmatique de l'échange

Les acteurs sociaux, qu'ils achètent ou qu'ils vendent, sont constamment plongés dans l'univers de la marchandise dont dépend, pour une large part, et souvent plus qu'ils ne veulent l'admettre, leur expérience de ce qu'ils conçoivent comme étant la *réalité*. Composée de choses en circulation, la marchandise trouve son unité dans l'opération par laquelle un prix échoit à ces choses, chaque fois qu'elles changent de main, contre des espèces monétaires.

On a appelé une société de ce type, surtout depuis les années 1960-1970, une *société de consommation*. Mais nous voudrions mettre en avant qu'une telle société est de plus en plus aussi une *société de commerce* au sens où les acteurs sont supposés savoir négocier et sont incités à devenir eux-mêmes vendeurs, comme c'est le cas, par exemple, lorsqu'ils tirent parti d'un patrimoine immobilier en le louant pour de courtes périodes ou vendent et achètent sur internet des objets d'occasion ou de collection.

Il faut, dès lors, s'interroger sur les *compétences commerciales* ordinaires. Ces *compétences* sont inégalement distribuées entre les personnes, en fonction de leurs expériences antérieures. Cependant un minimum de compétence est nécessaire pour se repérer dans cet univers très composite où figurent des choses diverses mais toutes susceptibles d'être achetées et vendues. On le voit bien *a contrario* dans le fait que les personnes, dont on juge qu'elles ne disposent pas de ces compétences minimales, sont placées sous la responsabilité d'une personne compétente, comme c'est le cas des enfants, ou des adultes ayant perdu leur autonomie et mis sous tutelle. On le voit également en examinant des situations dans lesquelles un étranger, ne s'agirait-il que d'un touriste, est subitement plongé dans un contexte d'échange où il lui est difficile de confronter le prix d'une chose singulière, dont l'identification peut lui sembler problématique, à l'univers des prix dans lequel ce prix singulier vient s'insérer. Ces compétences doivent porter d'une part sur les *choses* elles-mêmes et, d'autre part, sur les *prix*. Ou, si l'on veut, sur les *choses* en tant qu'elles sont associées à des *prix*. Elles doivent par conséquent permettre une sorte de familiarité avec les *prix relatifs* de choses très diverses.

Ces compétences sont mises en œuvre dans une multiplicité d'échanges dont chacun s'insère dans une situation spécifique et qui peuvent faire, à ce titre, l'objet d'une approche

pragmatique. Le moment où une chose change de main peut, en effet, être envisagé, d'un côté, en tant qu'*événement* qui, comme tout événement, a quelque chose de singulier, et de l'autre, en tant qu'*épreuve* – au sens que nous avons donné à cette notion dans *De la justification*. Parmi les nombreuses dimensions engagées dans ces épreuves je mettrai l'accent sur trois composantes. Premièrement sur une connaissance pratique de la *qualification* des objets (qui, à des degrés divers, peut prendre appui, en amont, sur des instances institutionnelles), ce qui permet de *déterminer* les choses qui donnent lieu à une circulation marchande. L'échange est facilité et les coûts de transaction diminués, si le vendeur et l'acheteur parviennent à s'accorder sur cette qualification.

Deuxièmement, sur les *prix*. L'échange, envisagé en tant qu'*épreuve*, est le moment où un prix échoit à une chose, et par conséquent où cette chose, n'importe laquelle, se transforme en *marchandise*. Les prix sont *réels* dans la mesure où ils sanctionnent effectivement le résultat de cette *épreuve* que constitue chaque échange marchand. Dans un langage inspiré du premier Wittgenstein, on peut dire que les prix sont des *faits* au sens où, *en ayant lieu*, ils appartiennent à un certain *état de choses*. Ces prix prennent appui sur une *métrique*, exprimée sous forme monétaire, permettant des mesures collectivement partagées. Etant des faits traduits dans une métrique, les prix ont le genre de robustesse que l'on attribue généralement aux entités dites *objectives*.

Mais les prix, en tant que faits, ont aussi un caractère *circonstanciel*. D'une part, excepté dans les cas rares où ils sont administrés, les prix ont tendance à varier en fonction des circonstances de l'échange et, notamment, des rapports de force qui s'instaurent entre les partenaires. Plus généralement, à la différence de ce qu'il en est de la taille ou du poids des objets physiques, les prix ne sont pas une propriété intrinsèque des choses mises à prix, comme en témoigne le fait qu'une chose considérée comme étant « la même » peut atteindre des prix différents en deux lieux ou à deux moments ; ou encore que deux choses jugées identiques peuvent pourtant être négociées à des prix différents quand elles sont plongées dans des situations différentes. En outre, le prix s'inscrit dans la temporalité, et cela, comme on le verra mieux tout à l'heure, selon des modalités différentes pour différents genres de marchandises.

La *valeur* attribuée aux choses constitue enfin, une troisième composante de l'échange, considéré en tant qu'*épreuve*. Il semble toutefois que, envisagée dans une optique pragmatique, la question de la *valeur* n'intervienne dans l'échange que lorsque l'un ou l'autre des partenaires de la transaction entend faire référence à quelque chose qui serait de l'ordre d'une qualité intrinsèque d'un objet, qualité susceptible d'être considérée comme s'il

s'agissait d'une grandeur distincte du prix de cet objet. De fait, on peut montrer que la référence à la valeur n'intervient dans l'échange que lorsque ceux qui s'y trouvent engagés entendent *critiquer* un prix ou, à l'inverse, s'efforcent de le *justifier* pour répondre à la critique ou pour la prévenir. Ils tendent alors à distinguer le prix d'une chose de ce qui en constituerait la valeur. On peut donc considérer la référence à la valeur comme étant un dispositif de *justification du prix*.

Le prix n'a pas toujours besoin d'être justifié et, dans la pratique, celui des choses usuelles que nous acquérons quotidiennement - par exemple un stylo bille standard - l'est rarement. Mais critique et justification du prix deviennent des opérations courantes quand la transaction porte sur des objets plus différenciés. La justification du prix peut soit être une réponse à la contestation du prix demandé - et l'on se retrouve dans un cas classique où une justification répond à une critique -, soit elle peut être présentée préalablement à l'achat, en quelque sorte pour rassurer l'acquéreur éventuel sur le bien-fondé de l'acte qu'il se propose d'accomplir, ce à quoi vise souvent la publicité. Dans cette perspective, la question de la valeur, parfois entourée d'un halo mystérieux, pour ne pas dire mystique, peut être clarifiée en la détachant de ses prolongements ontologiques ou moraux.

Dans la compétence économique ordinaire, la valeur est censée faire référence à un état des choses qui, à la différence de ce que suggère leur prix, ne serait pas circonstanciel mais, en quelque sorte, essentiel. La valeur est traitée ainsi comme si elle était plus *réelle* que le prix. Mais le problème est que la valeur ne possède pas de métrique qui lui soit propre et qui puisse par conséquent permettre de l'objectiver indépendamment du prix. A un *réel* circonstanciel - celui des prix - s'oppose donc un *réel* idéal ou fictionnel - celui de la valeur. Il s'ensuit que la distinction entre le prix et la valeur - qui revient fréquemment dans les propos des personnes ordinaires sur leurs pratiques économiques - peut être décrite comme une tension entre deux façons de poser ce qui est *réel* par opposition à ce qui est *illusoire*, voire *trompeur*.

Les structures de la marchandise

Toutefois l'analyse pragmatique de chaque échange engagé dans une situation spécifique, c'est-à-dire considéré en tant qu'événement, ne suffit pas à comprendre comment les partenaires parviennent à clore cette épreuve autour d'un prix, c'est-à-dire à résorber ou à atténuer l'*incertitude* à laquelle le commerce des choses est confronté. Cette *incertitude* peut porter sur les personnes en interaction, sur leur statut légal, sur leurs intentions ou, surtout, sur la chose qui donne lieu à la transaction. Des désaccords sur la qualification de la chose

peuvent apparaître, dans la mesure, notamment, où les qualités d'une chose ne se dévoilent pas toutes à l'épreuve du regard, ni des autres sens. La chose, pour dévoiler ce qu'elle est, doit être expérimentée et cela non seulement sur le moment mais au cours d'une période plus ou moins longue. Dans l'instant commercial, c'est surtout en prenant appui sur la description que l'offreur fait de la chose qu'on peut espérer en lever l'ambiguïté. Mais ce dernier peut se montrer opportuniste, mentir ou cacher certaines informations qui échappent aux sens. Il faut pour lui faire confiance, s'assurer qu'il dit bien la vérité sur la chose (encore peut-il être sincère mais se tromper).

Le processus d'échange prendrait une forme interminable si les personnes ne disposaient pas de dispositifs permettant à leurs jugements de converger, quand elles sont confrontées à des *épreuves commerciales*. Ce sont ces dispositifs susceptibles d'informer des raisons d'agir, que nous désignerons par le terme de *structures de la marchandise*. Ces structures sont à la fois identifiables dans l'environnement et intégrées aux autres moyens cognitifs dont disposent les acteurs pour s'orienter dans la réalité. Bien qu'elles puissent varier selon les groupes et être inégalement intériorisées, ces structures doivent pourtant offrir des ressources plus ou moins *communes* pour que les transactions puissent se réaliser. Elles permettent aux acteurs sociaux de se repérer dans le cosmos de la marchandise, qui, en leur absence, se présenterait comme une totalité opaque, quasiment impénétrable. Ajoutons que la marchandise étant composée de choses auxquelles échoit un prix, c'est aussi en se guidant sur ces structures que peuvent se former des jugements sur les prix. C'est la raison pour laquelle l'analyse des structures de la marchandise se distingue d'une cartographie du monde des objets, au moins des objets les plus courants, telle que, par exemple, l'a tentée Jean Baudrillard dans *Le système des objets*, en prenant appui sur une sémiologie. Ces structures ne concernent les objets qu'en tant qu'ils sont dotés d'un prix qui, toujours susceptible de donner lieu à une critique, doit être justifié par référence à quelque chose qui serait leur valeur supposée « réelle ». Or, critique et justification sont des opérations qui reposent toujours sur un dispositif argumentatif et qui, par là, nécessitent le recours au discours. C'est la raison pour laquelle nous parlerons, pour préciser ce sur quoi opèrent ces structures, de *formes de mise en valeur*.

Les formes de mise en valeur : le groupe de transformation

Ces formes de mise en valeur permettent de lier les choses et les *perspectives* sous lesquelles elles doivent être envisagées pour être correctement appréciées. Elles n'exercent par là un effet sur l'organisation de la marchandise qu'en tant qu'elles interviennent sur la

composition des discours sur des choses considérées en tant que marchandises, c'est-à-dire associées à un prix. Mais c'est précisément parce qu'elles opèrent, non sur les choses elles-mêmes, mais sur le discours tenu à propos des choses, qu'elles sont structurées, comme l'est toute opération argumentative reposant sur l'usage du langage. Et c'est par là qu'elles contribuent à guider en retour la structuration de la marchandise.

Pour s'ajuster au cosmos de la marchandise, composé de choses très diverses mais qui ont pourtant en commun de donner lieu à un commerce, les discours de mise en valeur reposent sur des formes dont la structure se déploie moyennant des transformations dont on peut décrire les mouvements. S'il n'existait qu'un seul discours de mise en valeur servant pour toute chose (par exemple une exclamation du type « c'est super », ou « c'est meilleur »), la comparaison entre les choses ne disposerait pas de points d'appui suffisants pour critiquer ou justifier le prix de chaque chose. Tout serait comparable avec tout, ce qui tendrait à ramener le cosmos de la marchandise vers un état amorphe ou chaotique. Mais, d'un autre côté, si les formes de mise en valeur étaient constituées de catégories sans rapport les unes avec les autres, le cosmos de la marchandise tendrait à se dissocier et à éclater en une multiplicité d'isolats entre lesquels aucun rapprochement ne serait possible, ce qui mettrait en question l'unité de mesure utilisée pour comparer les choses en tant que marchandises, c'est-à-dire le dispositif des prix. C'est la raison pour laquelle la distribution du discours sur les choses au sein d'un *groupe de transformation* – au sens que Claude Lévi-Strauss a donné à ce terme - constitue, dans le cas qui nous occupe, une figure optimale. L'un des intérêts de ce type de modélisation est, comme l'avait montré Lévi-Strauss, de pouvoir être traduit dans un langage mathématique.

Dans le cas des marchandises qui donnent lieu, dans nos sociétés, à de fréquentes transactions, nous avons identifié quatre formes de mise en valeur, dont chacune invite à apprécier les choses sous une certaine *perspective*. Ce perspectivisme permet aux acteurs de reconnaître la forme qui prévaut dans chaque échange et de rapprocher leurs exigences en les coordonnant autour de points focaux. Ils peuvent aussi opérer des déplacements et modifier leurs horizons d'attente, sans être taxés de relativisme ou d'opportunisme. Un dispositif de ce type permet la diversification des perspectives tout en exerçant un effet de clôture, parce que ces différentes formes sont isomorphes : chacune d'entre elles duplique une structure commune, mais en la soumettant à des transformations.

Les différentes formes de mise en valeur ont en effet en commun de saisir les choses sous deux aspects principaux. Un premier aspect concerne la façon dont la chose donnant lieu à une transaction est *décrite* de façon à faire ressortir les *différences* qui, étant donné un

certain prix, peuvent l'avantager par rapport à d'autres choses susceptibles de lui être substituées. On peut opposer, sur cet axe, des choses très différenciées à des choses peu différenciées. Un second aspect concerne l'estimation de la façon dont le prix de cette chose a des chances d'évoluer dans le temps, c'est-à-dire ce que l'on peut appeler sa *puissance marchande*. On peut opposer sur cet axe le court terme au long terme. Chacun de ces aspects peut à son tour être spécifié sous deux modalités distinctes. Les différences peuvent être mises en valeur en les présentant sous la forme d'un nombre limité de caractéristiques, faisant, éventuellement, appel à des données numériques, selon une modalité qui évoque la codification. Nous parlerons dans ce cas de présentation *analytique*. Ou, à l'inverse, elles peuvent être mises en valeur en associant un récit à la chose qui donne lieu à transaction. Nous parlerons alors de présentation *narrative*. Si on considère maintenant l'estimation de la puissance marchande dont la chose est investie on voit qu'elle peut également être distribuée entre deux modalités. Cette estimation peut en effet tenir compte du fait que le prix de l'objet a toute chance de décroître à mesure que le temps s'écoule, comme c'est le cas de la plupart des objets d'origine industrielle dont le prix, maximum à l'état neuf, diminuera nécessairement quand ils seront échangés sur le marché de l'occasion. Ou bien, elle peut conduire, au contraire, à considérer que le prix auquel la chose sera négociée aura des chances raisonnables d'augmenter dans la durée.

En combinant ces possibilités, on obtient quatre formes de mise en valeur des objets. Nous désignerons la première par le terme de *forme standard*. Sa détermination a accompagné le développement de la production industrielle de masse. La forme standard donne la prévalence à une présentation analytique de choses dont le prix diminuera quand elles passeront de l'état neuf à celui d'occasion, avant de devenir des déchets, ce qui est inexorablement leur destin. On peut dessiner une seconde forme, qui prévaut dans l'économie du luxe, du patrimoine, des arts ou de la culture, actuellement en pleine expansion, particulièrement en France et dans d'autres pays de l'ouest de l'Europe. Nous regrouperons ces activités, en leur associant le tourisme, sous l'expression *d'économie de l'enrichissement*. Dans ce cas, la mise en valeur de la chose prendra appui sur un récit, généralement ancré dans le passé, et fera miroiter la possibilité que le prix de l'objet *enrichi* par cette narration aura des chances de s'accroître dans la durée. Nous appellerons cette forme de mise en valeur la *forme collection*, pour mettre l'accent sur le fait qu'elle généralise un mode d'appréciation des choses qui s'est initialement formé dans la pratique des collectionneurs.

Deux autres formes combinent autrement mode de présentation et puissance marchande. La *forme tendance* qui prévaut, par exemple, dans l'économie la mode met, au même titre que la forme collection, les choses en valeur en les associant à un récit, bien qu'il s'agisse le plus souvent, dans ce cas, d'un récit qui concerne, non des personnes du passé mais des personnalités actuelles, par exemple des stars. Mais, à la différence des objets de collection, les objets « tendances » ont une puissance marchande très limitée. Ils sont destinés à être remplacés par des objets nouveaux et verront leur prix diminuer rapidement, en sorte que ce domaine est, par excellence, celui d'une obsolescence, qui concourt à l'accumulation des déchets. Une dernière forme de mise en valeur complète le groupe de transformation. Il s'agit de ce que nous avons appelé la *forme actif*. Les transactions prennent appui sur cette forme quand l'échange est motivé pour l'essentiel par les chances de profit que promet, à plus ou moins long terme, la revente de la chose négociée. Dans ce cas, les propriétés intrinsèques de la chose – par exemple une œuvre d'art ou un bien immobilier - s'effacent derrière ses déterminations financières - par exemple, sa liquidité -, qui font l'objet d'une présentation analytique.

Sur la base de ces formes de mise en valeur, des espaces des transactions se mettent en place, au sein desquels le prix des choses peut être justifié ou critiqué en faisant appel à des gammes différentes d'arguments. Ainsi la même automobile usagée dont le prix serait bas sur le marché de l'occasion, où elle serait appréciée par rapport à la forme standard, peut voir son prix croître considérablement si elle est mise en valeur dans la forme collection. Dans ce dernier cas, son prix élevé pourra être justifié par un récit qui, par exemple, l'associera à une personnalité célèbre à laquelle elle a appartenu dans le passé. J'ajouterai enfin que les choses ne sont pas affectées, par quelque propriété substantielle et une fois pour toutes, à une certaine forme de mise en valeur mais peuvent migrer d'une forme à une autre. Une des façons d'accroître le prix d'un objet est en effet de le déplacer depuis une forme de mise en valeur où son prix est bas vers une forme où son prix a des chances de se révéler plus élevé. C'est le cas, par exemple, quand un objet standard usagé migre depuis la forme standard vers la forme collection ou quand une œuvre d'art est acquise par un opérateur, non pour combler un *manque* dans une collection, mais uniquement dans l'espoir qu'elle pourra être revendue avec profit, ce qui revient à la considérer en tant qu'actif.

Ce mode de structuration qui s'exerce à la fois sur la façon dont les marchandises sont disposées et sur les compétences des opérateurs est favorable au commerce parce qu'il permet, toutes choses égales d'ailleurs, de conduire les ventes de façon à négocier autour du meilleur prix. Ce ne serait pas le cas si tous les objets étaient considérés sous la même

perspective, ce qui aurait évidemment pour effet d'en dévaluer un grand nombre. Du fait de leur pluralité, les formes de mise en valeur créent des espaces d'incommensurabilité qui structurent le cosmos de la marchandise. Saisie sous une certaine perspective, la valeur d'une chose est sans commune mesure avec la valeur de choses pertinentes sous d'autres perspectives. La dispersion de la valeur se répercute sur la distribution des prix. Les prix des choses pertinentes sous différentes perspectives peuvent être exprimés dans la même métrique monétaire sans être, pour autant, confrontés et donner lieu à des comparaisons. Et de même, la concurrence entre des objets qui seraient susceptibles d'être déterminés comme appartenant au même genre, par exemple, relativement à leur fonction, mais qui sont évalués par référence à différentes formes de mise en valeur, est très atténuée, voire inexistante, en sorte que des choses apparemment *substituables* deviennent en fait non substituables (une *Twingo* d'occasion n'est pas en concurrence avec une *Dauphine* de collection ; un sac standard achetée chez *Monoprix* n'est pas en concurrence avec un sac de luxe acheté chez *Vuitton*, susceptible d'être revendu en tant qu'objet de collection, etc.). De même, il va de soi, si les partenaires de l'échange se coordonnent par référence à la forme standard, qu'une voiture juste sortie d'usine puisse être présentée à un prix supérieur à celui d'une voiture d'occasion, pouvant donner lieu à un usage similaire, pour la seule raison qu'elle est *neuve*. Ou encore, si leur coordination repose sur la forme collection, qu'une œuvre d'art originale puisse être présentée à un prix très supérieur à celui d'une copie, même si la copie est parfaite, du seul fait qu'il s'agit de l'*original*. Autrement dit, la mise en valeur tend à entraver les effets de *substitution* et, par-là, à limiter la concurrence, en spécifiant les quelques objets avec lesquels l'objet soumis à l'échange peut être mis en compétition, c'est-à-dire en écartant un grand nombre d'autres prétendants potentiels. La constitution de monopoles ou de quasi monopoles est – comme l'avait vu Edward Chamberlin - l'horizon de ce processus, et, sans doute, le rêve qui habite tous les opérateurs intervenant dans un espace de transaction. C'est en effet dans ces situations que le pouvoir de l'offreur sur la détermination du prix est le plus fort et, par conséquent – en empruntant encore une fois un concept à Fernand Braudel - que la *plus-value marchande* qu'il peut espérer réaliser a des chances d'être la plus élevée.

La dynamique du capitalisme

Les formes de mise en valeur dont je viens de rappeler rapidement la structure, fournissent aux acteurs sociaux des points de repères pour s'engager dans des situations d'échange et porter un jugement sur les prix. Il faudrait pourtant se garder de considérer les

structures de la marchandise comme s'il s'agissait de composantes immuables de la réalité. Elles ont une dimension historique sur laquelle je voudrais maintenant mettre l'accent. Je proposerai l'argument selon lequel les changements qui affectent les structures de la marchandise dépendent pour l'essentiel de la dynamique du capitalisme. C'est en effet avec le déploiement du capitalisme dans l'Europe moderne que s'est progressivement généralisée une façon d'envisager les choses les plus diverses en tant que marchandises, échangées, dans l'attente d'un profit, contre des espèces monétaires, elles-mêmes échangeables, un processus que Marx a mis au centre de ses analyses. Mais ce processus d'homogénéisation est allé de pair avec une différenciation des objets en fonction, précisément, du degré auquel leur commerce était susceptible de générer un profit et des modalités d'obtention du profit.

C'est ainsi que, au XIX^e siècle et au cours de la plus grande partie du XX^e siècle, les produits de l'industrie en sont venus à être considérés comme la principale source de richesse, se substituant ainsi à l'acquisition de terres, qui représentait, sous l'Ancien régime, la forme la plus convoitée et la plus stable d'enrichissement. Le déploiement de ce que nous avons appelé la forme standard, particulièrement bien ajustée aux contraintes de la fabrication mécanisée, a accompagné cette transformation, surtout à partir de la seconde révolution industrielle. Ces objets standard – en tant que spécimens reproduisant un prototype –, ont envahi la vie quotidienne au point d'incarner l'essence même du capitalisme, en sorte que d'autres objets, bien que donnant lieu, eux-aussi, à un négoce, ont pu être associés à une sorte de *dehors* du capitalisme. Et même, faire figure de symboles de la résistance au capitalisme, comme ce fut le cas des objets issus de l'artisanat traditionnel, des œuvres d'art ou encore de la culture et du patrimoine légués par le passé.

Or, on peut montrer que la formation et le déploiement des autres formes de mise en valeur composant le groupe de transformation dont je viens de présenter rapidement la structure, – soit la forme collection, la forme tendance et la forme actif –, ont été stimulées par une extension du processus de marchandisation à de nouveaux objets. Cette extension a accompagné les *déplacements* du capitalisme, qui ont été eux-mêmes fonction, à partir du milieu des années 1960, environ, d'une érosion des retours sur investissement tirés de la production manufacturière effectuée dans les pays de l'ouest européen, où le capitalisme était né. Erosion qui peut, en partie, être mise sur le compte des avantages, en termes de salaires et de conditions de travail, obtenus par les travailleurs européens à la suite des luttes ouvrières des années 1960-1970.

Parmi de nombreuses autres conséquences, cette érosion des profits a suscité, d'une part, un déplacement de la production industrielle vers des pays dits émergents, ce qui a

contribué à la désindustrialisation des pays d'Europe occidentale. Elle a, d'autre part, stimulé la marchandisation en Europe et, particulièrement, en France, de choses qui ont pour elles de ne pas être industrielles. Il peut s'agir, par exemple, de monuments, qui, cloués au sol, et donc non exportables, sont pourtant susceptibles de favoriser le développement du tourisme, dont l'importance économique n'a cessé de croître au cours des dernières décennies. Mais il peut s'agir aussi, par exemple dans le cas des objets de luxe, de biens exportables dont la promotion repose sur des récits les associant à un pays, une région, à un art de vivre ou, comme le disent les responsables économiques de ce secteur, à la « marque France ». Ces biens, une fois considérés en tant que marchandises, ont en commun - pour dire vite - de tirer parti d'une référence à la « tradition », à « l'identité nationale », à l'art ou à la culture et, plus généralement au *passé*, en sorte que l'exploitation des « lieux de mémoire », si appréciés des visiteurs, surtout s'ils sont aisés et cultivés, est devenue à son tour une source d'enrichissement et un terrain de choix pour le déploiement du capitalisme.

Echelle pragmatique et échelle systémique

Il m'a semblé nécessaire de rappeler – même de façon très schématique -, la direction prise par les processus de marchandisation, afin d'illustrer certains des problèmes que pose l'articulation entre une approche de style pragmatiste et des approches d'inspiration plutôt structurales. En effet, tandis que l'analyse des structures de la marchandise - évoquée tout à l'heure -, nous renvoyait vers un structuralisme cognitif, la question de la marchandisation est adossée à la dynamique du capitalisme, c'est-à-dire au type même du « grand récit » reposant sur un structuralisme systémique. Or l'articulation de ce dernier avec une approche pragmatiste peut sembler beaucoup plus problématique que dans le cas du structuralisme cognitif qui met l'accent sur les compétences des acteurs engagés dans l'échange. Les descriptions reposant sur un structuralisme systémique se situent en effet à une échelle où les compétences des acteurs et leurs capacités réflexives semblent écrasées sous des relations causales entre des forces qui se conjuguent ou s'opposent de façon à ce point contraignante que leur analyse peut être menée sans descendre au niveau de l'action en situation. D'où l'insistance généralement mise sur la *nécessité* qui régit le système et semble s'imposer à tous, en quelque sorte, de l'extérieur.

C'est donc largement sur des « jeux d'échelles » - dont Jacques Revel a mené l'analyse – que repose la tension entre une approche pragmatiste et un structuralisme systémique. Toutefois, on peut porter un autre regard sur cette tension quand on l'examine non dans une optique toute théorique mais en l'envisageant depuis la façon dont elle se

manifeste dans la pratique des acteurs, particulièrement quand ils mettent en œuvre leurs capacités critiques. Il existe, sous ce rapport, une sorte de paradoxe. D'un côté, les descriptions systémiques de surplomb font le plus souvent l'impasse sur les capacités réflexives des acteurs et, par conséquent, sur leurs capacités critiques. Mais, d'un autre côté, c'est largement en prenant appui sur ces descriptions systémiques que les acteurs alimentent leurs capacités critiques. C'est seulement, en effet, en rapprochant un savoir de proximité et des descriptions surplombantes que les acteurs parviennent à se forger une représentation des contraintes qu'ils subissent ; contraintes qui sont rarement clairement identifiables depuis leur plan d'expérience où elles demeurent enfermées dans la gangue des dépendances contextuelles ou des relations interpersonnelles. Ajoutons que le recours à des descriptions surplombantes est particulièrement nécessaire pour armer la critique quand cette dernière s'adresse au capitalisme dans la mesure où, dans ce régime d'action économique, le *déplacement*, soit des choses, soit des personnes, apporte une large contribution à la formation du profit. Or ce profit est surtout capté par des opérateurs ayant accès à des instruments d'information et d'action à distance, ce qui leur permet de tirer parti de différentiels qui, en l'absence de moyens de totalisation, échappent au regard et aux prises des acteurs locaux.

Le problème de l'échelle systémique est que, prenant en quelque sorte de la hauteur, elle en vient à perdre de vue non seulement les acteurs mais aussi les dispositifs qui motivent leurs actions et leur donnent sens. Mais elle permet de dégager les asymétries et les rapports de force qui mettent en mouvement le capital. Et, par là, de décrire ce mouvement, en apparence chaotique, d'une façon qui lui confère une orientation, notamment spatiale, et une dimension historique.

Le problème de l'échelle pragmatique est que, se rapprochant de la pratique, des motifs qui inspirent les acteurs, de leurs interactions et des épreuves auxquelles ils soumettent les choses, elle risque de perdre de vue des contraintes environnant leur champ d'action, contraintes que ces acteurs peuvent eux-mêmes ne pas concevoir clairement, ou interpréter de façon erronée, parce qu'elles ne sont pas à leur portée, ou qu'il ne leur semble pas possible d'agir directement sur elles.

Pourtant, les faits sociaux que ces deux approches permettent de dégager, également réels bien que de nature différente, sont loin d'être étrangers les uns aux autres. Ce sont bien les déplacements géographiques et historiques du capital, notamment en fonction des variations du retour sur investissement, qui entraînent le mouvement conduisant à la marchandisation de choses considérées jusque-là comme secondaires sous le rapport du profit

et, par-là, à l'extension du cosmos de la marchandise. Mais, d'un autre côté, ce processus de marchandisation demeurerait obscure en l'absence d'une analyse de la façon dont des choses restées jusque-là en marge du capitalisme se trouvent incorporées à l'univers de la marchandise. Or cette incorporation engage la formation de structures cognitives communes qui facilitent leur appréciation et favorisent la coordination entre des acteurs dont chacun recherche l'avantage ou le profit, mais qui doivent pourtant se mettre d'accord sur un prix pour que l'échange ait lieu. Ainsi, par exemple, le rôle du discours, qu'il prenne une forme analytique ou narrative, dans la mise en valeur des choses, dégagé par l'approche pragmatique, permet de déplacer l'axe des rapports de force et des structures de domination sur lequel l'analyse systémique met l'accent. Elle montre en effet que, au cœur du pouvoir économique, se trouve le pouvoir de développer un discours sur les choses et de les mettre ainsi en valeur de façon à les négocier au prix le plus élevé possible. Et aussi le pouvoir d'inscrire ce discours et les profits qu'il génère dans la trame de la réalité. Un pouvoir dont on peut montrer qu'il est distribué de façon particulièrement asymétrique.

Vers un structuralisme pragmatique

Nous appellerons *structuralisme pragmatique* la démarche qui consiste à intégrer ces différentes approches dans un même cadre. Cette expression paraîtra à beaucoup être une sorte d'oxymore. Pour en défendre la validité, il faut clarifier la relation entre structure et expérience, c'est-à-dire la relation entre structure et histoire, puisque l'expérience surgit toujours de la confrontation avec des événements, quelle que soit l'échelle à laquelle ces événements sont identifiés. L'apparente incompatibilité entre une approche structurale et une approche pragmatique, souvent traitée comme irréductible, tient pour une grande part à la rémanence d'un héritage théorique qui a conduit à concevoir la structure comme un préalable, et même comme une condition de toute expérience, ce qui revient à la placer en position transcendantale par rapport à l'expérience. Et cela même dans les versions où, sous l'effet du développement des sciences sociales, la structure a été ancrée dans une entité collective, comme c'est le cas lorsqu'il est fait référence à quelque chose comme des « communautés », des « milieux », des « cultures », en bref, à des « structures sociales ».

Or, comme nous l'enseigne l'empirisme radical qui inspire le pragmatisme, cette priorité de la structure sur l'expérience n'a rien de nécessaire, ni même sans doute de probable. Si cela était le cas, l'expérience ne ferait jamais que réactiver un ordre qui serait déjà inscrit dans des cadres préexistants, en sorte que, en se trouvant ressaisie dans ce qu'il faudra bien alors appeler la « conscience », elle n'aurait d'autre effet que de contribuer au

renforcement de cet ordre. Et c'est bien ce que font toutes les constructions qui tablent sur des relations circulaires entre deux instances, dites « l'objectif » et le « subjectif » qui, dans les thématiques de ce type, ne sont distinguées que pour être mieux confondues puisque leur agencement résulte de l'application d'un même programme. Mais il devient alors difficile de comprendre les relations mouvantes entre ces deux instances, et les fluctuations ou les changements qui les affectent et, notamment, de donner sa juste place à ce que l'on peut appeler la *critique*.

En effet cette dernière, surtout dans ses manifestations les plus dérangeantes, se nourrit non seulement de composantes intégrées à la *réalité*, en tant qu'elle est socialement construite et, en quelque sorte, pré-structurée par des formats dont les assises sont souvent, dans nos sociétés, de nature plus ou moins juridique, mais aussi d'ingrédients arrachés à ce que j'appellerai le *monde*. Par ce terme, je renvoie à tout ce que la réalité a dû exclure pour se constituer en tant que telle et tracer ses propres contours. Soit, une multiplicité d'événements, d'affects, de sensations tacitement éprouvées, de manières d'être et de faire, qui ne cadrent pas avec les formats reconnus. Ces formes de vie divergentes ne cessent pourtant de susciter une incertitude que la réalité construite ne parvient pas toujours à absorber et qui menace de l'ébranler, surtout quand, réélaborées sur un mode réflexif, elles deviennent des armes pour la mettre en cause. Il faut donc bien admettre, contre toutes les formes de transcendantalisme et, notamment, contre Durkheim, dans ceux de ses écrits où il s'oppose avec vigueur au pragmatisme, une autonomie de l'expérience qui, faisant corps avec le « flux de la vie » se maintient dans « l'unicité absolue du plan d'existence ».

Est-ce à dire pour autant qu'il conviendrait de reléguer la structure au magasin des antiquités ? Ce serait oublier les relations, d'ailleurs souvent conflictuelles, qu'entretiennent l'expérience et la réflexivité. L'expérience est loin d'être toujours réflexive et, si c'était le cas, le coût de l'action s'élèverait au point de la rendre quasiment impraticable, comme le montre, par exemple, le fait, relevé par les linguistes, de la quasi impossibilité de parler tout en réfléchissant aux règles de grammaire qui, dans une certaine langue, conforment la parole. A l'inverse, la réflexivité, quand elle se détache de l'expérience, tourne en quelque sorte à vide, et ne délivre plus que des « idéologies », une idée développée par Marx, quand il pose la différence fondamentale entre, d'un côté, ceux qui produisent leurs moyens d'existence et ont l'expérience du travail et, de l'autre, ceux qui vivent du travail des autres et croient n'avoir rien d'autre à faire que de « penser » leur condition, généralement en l'universalisant ; une opposition qui a largement inspirée, depuis lors, les théories de la pratique et, particulièrement, celle de Pierre Bourdieu.

Il existe néanmoins un grand nombre de situations dans lesquelles l'expérience, revenant en quelque sorte sur elle-même, engage un mouvement de réflexivité. C'est généralement le cas lorsque l'expérience se trouve prise à défaut et, en quelque sorte, surprise parce qu'elle se heurte à quelque chose à laquelle elle ne sait pas faire face et qui lui apparaît comme une énigme, ce qui, comme les pragmatistes et particulièrement John Dewey l'ont largement commenté, enclenche le départ d'une *enquête*. C'est, selon nous, au sein de ces états de choses, que la référence à des structures cognitives devient pertinente. Car, à la différence de l'expérience, l'enquête ne peut se passer d'instruments d'enquêtes, c'est-à-dire d'avoir recours à des opérateurs - schèmes ou modèles emmagasinés au cours d'apprentissages spécifiques ou lors d'expériences antérieures. C'est donc en rapprochant l'expérience « vécue » et ces modèles que l'enquête peut se mettre en place. Or, c'est à ces schèmes et à ces modèles, déposés dans différents types de mémoires, mais qui pour être efficaces débouchent toujours aussi sur des langages, que renvoie généralement la référence à des structures intériorisées. Ces opérateurs, précisément parce qu'ils se trouvent coulés dans des langages, sont nécessairement structurés.

Si l'on prend au sérieux cette possibilité, on conviendra qu'il est vain d'opposer les approches qui mettent en avant l'expérience, dans ce qu'elle aurait d'irréductible, et les approches qui se donneraient des structures. Expériences et structures sont ancrées, les unes et les autres, dans le « plan d'existence ». Mais à condition de ne pas concevoir les structures comme des préalables absolus de toute expérience, mais plutôt comme des opérateurs susceptibles d'être mobilisés après coup pour interpréter l'expérience quand elle se heurte à des obstacles qui l'empêchent de se dissoudre dans le flux de la vie. Cela ne veut pas dire pour autant que ces opérateurs seraient toujours ajustés aux situations dans lesquelles ils sont mis en œuvre et, par là, éclairants. Dans un grand nombre de situations, les acteurs appliquent à leurs expériences des schèmes qui sont impuissants à leur ouvrir la voie d'une interprétation permettant la poursuite de l'action, et cela, particulièrement, quand la réalité est confrontée à des changements radicaux qui mettent directement l'expérience au contact de ce que j'ai appelé *le monde*, c'est-à-dire de l'incertain voire de l'inconnu. Il y a des enquêtes qui échouent et c'est, sans doute, d'ailleurs, le cas le plus fréquent. Néanmoins, sans le recours à ces opérateurs, les acteurs n'auraient aucune prise sur la réalité et, démunis de capacités critiques, seraient plongés dans un flux d'expérience opaque à lui-même.

Si l'on se tourne maintenant vers le structuralisme systémique, ne pourrait-on pas défendre l'idée selon laquelle le récit surplombant - le « grand récit » - serait également une

sorte de composé d'expérience et de réflexivité dans lequel les informations empiriques et, par exemple, les données statistiques, prendraient la place de l'expérience tandis que les schèmes théoriques qui sont mobilisés pour les mettre en ordre et, comme on dit, leur « donner sens », assureraient une fonction de réflexivité ? Considéré dans cette optique, ce que nous avons appelé le structuralisme systémique serait l'un des opérateurs réflexifs mobilisables pour mettre en ordre un « grand récit » dispersé à la fois dans le temps et dans l'espace, comme l'est, par exemple, celui de la « globalisation ». On peut bien sûr objecter à cette proposition le fait que le grand récit est un récit sans sujet, au même titre d'ailleurs que tout récit qui entend prendre appui sur quelque chose comme la « science », puisqu'il n'existe aucun sujet susceptible de mémoriser et d'ordonner une expérience personnelle de la totalité, ce qui constitue pourtant l'horizon auquel aspire le grand récit.

Avant de rejeter cette proposition comme absurde, il faut toutefois se souvenir qu'il existe bien des espèces de « sujets » d'où émanent des discours qui, à des degrés divers, sont orientés vers un objectif de totalisation. Des discours qui se présentent comme s'ils offraient une image de la réalité prise depuis un point de vue qui, étant placé en surplomb, peut et même doit, être réapproprié par les personnes ordinaires, c'est-à-dire dotées d'un corps, qu'ils ont pour mission d'éclairer. Il s'agit bien sûr des *institutions*, ces êtres démunis de corps et sur lesquels repose pourtant la charge de dire *ce qu'il en est de ce qui est* et de le dire à l'intention de tous. Ces discours institutionnels sont souvent dénigrés comme ayant un caractère abusif et comme ne visant à rien d'autre qu'à étouffer l'expérience personnelle des acteurs et à exercer un effet de domination, en *confirmant* les « visions du monde » qui soutiennent l'intérêt des puissants. Mais, cette conception purement critique se heurte au fait qu'il n'existe sans doute pas de société qui ferait l'économie de ce genre de discours. Cela incite à penser qu'ils jouent un rôle important dans le travail de réflexivité auquel les acteurs soumettent leurs propres expériences, et par là dans la dynamique qui organise et structure les milieux dans lesquels ces acteurs sont plongés. Bien évidemment, ces grands récits peuvent être plus ou moins imaginaires et ne sont acceptables qu'en tant qu'ils sont vérifiés par des procédures de véridiction. Il est toujours possible, et souvent justifié, de les mettre en doute en prenant appui sur l'expérience personnelle. C'est quand le doute se généralise par le biais d'interactions que s'initie une dynamique de mutation des grands récits, qui tire généralement parti des contradictions entre plusieurs récits différents. Et c'est seulement quand ils sont associés à une démocratie radicale et par là confrontés à la critique, que les grands récits peuvent contribuer à enrichir les schèmes cognitifs que les acteurs sociaux mettent en œuvre pour interpréter leur expérience.

Ce que nous a apporté le développement d'un style pragmatiste a été, non de nous convaincre d'avoir à nous débarrasser des grands récits, comme s'ils étaient devenus soudainement inutilisables ou même nocifs, mais de nous fournir une méthode pour ne nous en saisir qu'en tant qu'ils sont associés à des *usages*. Produits de l'histoire, ils contribuent à leur tour à la faire. Ils ne peuvent toutefois défendre leur prétention à la vérité que si leur confrontation est adossée à des épreuves qui les soumettent aux contraintes du comparatisme. Or, ce dernier peut tirer parti à la fois du pragmatisme et du structuralisme, et cela de façon d'autant plus probante qu'il repose sur des recherches conçues de manière à faire travailler ensemble différentes disciplines des sciences sociales.

Le style pragmatiste, en orientant l'attention vers la pluralité des perspectives, l'ambivalence des attachements, le caractère situé des actions, la plasticité des qualifications et des conventions, ou les conflits d'interprétation, a mis l'accent sur ce que les dispositifs sociaux qui assurent la maintenance de la réalité doivent encore à l'*incertitude* qu'ils prétendent résorber et qui ne cesse pourtant de les environner. Or, confrontés à l'incertitude, ces dispositifs ne se reproduisent qu'au prix de déplacements et de *transformations*, en sorte que, plongés dans différents contextes temporels ou spatiaux, ils paraissent se dissoudre en des réalités incommensurables, voire incompatibles. C'est précisément l'une des raisons pour lesquelles l'approche structurale, parce qu'elle se détache des substances au profit des relations, se révèle être l'outil le plus efficace pour suivre ces dispositifs, en dégager la persistance et, par delà les métamorphoses, en proposer une généalogie. C'est-à-dire aussi, sur un autre plan, pour renvoyer dos à dos le relativisme et l'essentialisme.

Nous vivons dans un temps marqué par le retour de desseins politiques qui entendent tirer parti en même temps du mépris de la vérité, en faveur de soi-disant « post-vérités », et de la foi en des absolus, qu'il s'agisse de mythes d'origines ou de fabulations identitaires, voire religieuses. Un composé dont l'incohérence a toujours été la marque des absolutismes. Face à ces chimères nous devons protéger, contre l'illusion unanimiste, et qu'elle que soit l'autorité dont elle se réclame, la légitimité du *perspectivisme* ; une position qui, comme l'a montré Jonathan Israel, dans le grand livre qu'il a consacré à ce qu'il appelle les « Lumières radicales », est l'héritage des luttes pour l'émancipation menées à une échelle Européenne, dès le milieu du XVII^e siècle. Ce pluralisme, indissociablement épistémique et politique, n'a pas été seulement la condition de la formation des sciences sociales. Il est, sans que nous en ayons toujours conscience, ce sur quoi reposent nos formes de vie ; le style qui nous fait tenir.

5 juin 2017